nous est apporté de très précieux, c'est une quantité de références, de sources, un enrichissement appréciable de l'intertexte constamment documenté. Mme Denizot n'est pas la première à considérer cet aspect de la production poétique de Ronsard (de son « invention » ?), mais outre qu'elle donne de nouvelles références, elle cite les textes auxquels elle fait allusion en permettant ainsi au lecteur, souvent plus ignorant qu'elle, de constater la pertinence des rapprochements qu'elle opère.

Ce travail sérieux est donc digne d'éloges malgré quelques maladresses. Il se complète d'un index des noms propres (de l'Antiquité jusqu'au XVII^e siècle), d'une bonne bibliographie et de la table des matières.

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

Notes

1. Plus tard Goulart, dans ses commentaires sur *La Sepmaine* de Du Bartas, formule la même remarque associant le souci à l'héliotrope. En revanche, dans les *Epithetes françoises* de Maurice de La Porte, il n'est question ni de souci ni d'héliotrope ni de tournesol.
2. Montaigne, *Essais*, éd. Pierre Villey, nouvelle éd. révisée par V.-L. Saulnier, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, p. 1030.
3. Notons que Montaigne, pourtant cité par Mme Denizot dans tout ce début, n'est pas mentionné dans l'Index des noms à la fin du volume.
4. Autre exemple qui peut laisser perplexe : à la fin de sa conclusion, Mme Denizot se plaît à définir Ronsard comme un « poète héliotropique », l'héliotrope en la circonstance préfigurant, nous est-il dit, le renversement copernicien... (p. 323).
5. Quelle est la référence de cette citation entre guillemets ?

Pascal Lardellier. *Les miroirs du paon. Rites et rhétoriques politiques dans la France de l'Ancien Régime*. Paris, H. Champion, 2003. P. 352.

« La meilleure forteresse qui soit est de n'être pas haï du peuple, parce que, encore que tu aies des forteresses, si le peuple t'a en haine, elles ne te sauvent pas ». À l'instar des structures imaginaires décrites par Machiavel, l'entrée royale constituerait selon Pascal Lardellier une procédure de domination politique qui atteignit son apogée au moment où la monarchie cherchait à affirmer sa légitimité et à imposer respect et gratitude dans des régions parfois rebelles. Pour étudier cette pratique qui se développa à partir du XV^e siècle et se raréfia dès le début du XVII^e, l'auteur propose un ouvrage en deux parties : il s'agit dans un premier temps de comprendre l'entrée royale en temps qu'objet symbolique et rite de « théâtralisation des institutions », puis de s'intéresser à la « rhétorique de l'idéalité » qui caractérise les livres d'Entrées publiés par des auteurs comme l'historiographe Pierre Matthieu dans les années 1595-1600.

Pascal Lardellier s'efforce tout d'abord de définir l'entrée royale par rapport à deux pratiques: la fête (populaire ou aristocratique) et le rite. C'est l'occasion d'évoquer les thèses de Michael Bakhtine, de Roger Caillois et de Michel Foucault, puis de rejoindre les théories de Robert Muchembled en montrant comment l'entrée royale procède du projet d'acculturation mis en œuvre par le pouvoir monarchique et la culture humaniste de la Renaissance, alors que protocole, spectacle organisé et *decorum* viennent transformer les anciennes pratiques de la fête populaire. En tant que rite monarchique comparable au sacrement, au « lit de justice » (ou visite au parlement) et à l'enterrement, l'entrée royale se caractérise selon l'auteur par sa fonction à la fois politique, parénétique, religieuse et économique, alors qu'elle redéfinit le pouvoir royal ainsi que les rôles des divers protagonistes qu'elle met en scène.

Suivent alors d'excellentes pages consacrées à la « généalogie de l'entrée », dans lesquelles Pascal Lardellier retrace les origines et les antécédents de cette pratique : dans cette optique, les conclusions proposées au sujet de l'importance de la coutume du « droit de gîte » médiéval et de l'épisode des guerres d'Italie semblent particulièrement pertinentes. En rappelant l'influence d'ouvrages comme les *Trionfi* de Pétrarque et l'*Hypnerotomachia Poliphili* au moment où l'entrée royale prend sa forme définitive, et en suggérant que les métamorphoses architecturales qui marquaient ces cérémonies représentent une éphémère mise en œuvre du mythe de la cité idéale prônée par des auteurs comme More, Rabelais, Vitruve et Alberti, l'auteur montre que la forme française de l'entrée royale porte de plusieurs manières l'empreinte de la culture européenne de la Renaissance.

La seconde partie de l'ouvrage contient une analyse historique, stylistique et iconographique d'un corpus d'une centaine de livres d'Entrées publiés entre 1530 et 1660. Les recherches de l'auteur sur les pratiques éditoriales liées à la rédaction et à la fabrication de ces textes permettent de reconstituer un lectorat composé de hauts dignitaires auxquels l'on destinait de beaux ouvrages in-folio, qui n'exclut pas les lecteurs de canards ou d'occasionnels dans lesquels étaient également relatés ces événements. En rappelant l'influence de la rhétorique encomiastique sur le livre d'Entrée, en analysant le discours propagandiste qui le caractérise, et en évoquant les relations qu'il entretient avec les *artes memoriae*, Pascal Lardellier offre des conclusions particulièrement convaincantes. Les passages qu'il consacre à l'appauvrissement progressif de l'éloquence dans les demandes adressées aux souverains — requêtes pragmatiques au XV^e siècle, celles-ci étaient devenues des harangues d'apparat sans finalité persuasive dès le XVI^e — permettent de comprendre comment ces ouvrages constituaient, au-delà de leur mission d'information et de commémoration, des instruments de domination et de pouvoir. Avec l'analyse iconographique qui vient compléter ces chapitres, se dessine un genre hybride qui accueille aussi l'influence de l'emblématique, du portrait mythologique et des livres d'architecture.

Les miroirs du paon nous est présenté comme le fruit des recherches d'un spécialiste des sciences de l'information et de la communication. Au fil des pages, Pascal Lardellier oscille cependant entre deux types de discours. Car si l'auteur

veut mettre au jour tout ce qui rapproche le discours de l'entrée royale des techniques modernes de communication (annonçant le reportage de presse, il évoquerait selon lui un véritable « film textuel »), l'ouvrage proposé se définit aussi comme un essai sur l'histoire, la culture et la littérature de la Renaissance. Or s'il est permis d'exprimer une légère réserve face à un travail aussi riche, complexe et rigoureux, celle-ci concerne l'utilisation, dans plusieurs cas précis, des documents et des données historiques retenus par l'auteur. Pour déchiffrer les images et les allégories qui foisonnent dans les livres d'Entrées, celui-ci évoque « le transfert et le déplacement Freudien », ainsi que les théories d'Umberto Eco au sujet de « l'œuvre ouverte » : Alciat, Aneau, Menestrier et Le Moyne auraient fourni un complément enrichissant en ce qui concerne le fonctionnement et les enjeux de ces personnifications allégoriques et mythologiques. Dans le contexte de l'analyse des tendances stylistiques du discours sur l'entrée et de la rhétorique qui le caractérise, Pascal Lardellier cite Spitzer et Fontanier ; or il eût été révélateur, pour mieux saisir la signification qu'accordaient les écrivains des années 1530-1660 à des figures comme l'*Ekphrasis* ou le mythologisme, de consulter les arts poétiques de la Renaissance ou, mieux, *Les images ou tableaux de platte peinture* de Blaise de Vigenère. Cités par l'auteur dans des tableaux de fins de chapitres (voir par exemple le résumé consacré à « l'emblématique, un syncrétisme artistique et intellectuel renaissant »), ces textes d'époque méritaient une réflexion plus approfondie dans des passages comme ceux qui concernent la « rhétorique royale » ou les « images rituelles prolongeant l'entrée royale et son récit ». On regrette enfin que Pascal Lardellier n'ait pas développé la courte biographie qu'il consacre à Pierre Matthieu ; l'analyse de son œuvre dramatique, en particulier, aurait peut-être permis d'apporter d'utiles éclaircissements sur sa conception du genre profondément théâtral de la relation d'Entrée.

HERVÉ-THOMAS CAMPANGNE, *University of Maryland,
College Park*

Jean Boucher (?). *La vie et faits notables de Henry de Valois*. Éd. Keith Cameron. Paris, H. Champion, 2003. P. 207, 8 ill.

En éditant de manière critique, appuyée sur des travaux historiques récents, ce célèbre pamphlet, K. Cameron a fait avancer la connaissance de la manipulation des esprits à la fin du XVI^e siècle. L'introduction (p. 9-30) fait le point sur l'élaboration et la diffusion de cet écrit, qui n'est pas un chef d'œuvre littéraire, mais une mise en accusation d'une efficacité redoutable, de Henri III. Un texte de propagande cherchant à frapper les esprits, tous les procédés propres à atteindre ce but ont été employés dans ce libelle. Cette pseudo-biographie du dernier Valois, composée probablement à la fin de janvier 1589, d'un style qui laisse parfois à désirer, reflète le climat passionnel, qui régna à Paris après l'exécution à Blois par ordre du roi du duc et du cardinal de Guise. Elle connut huit tirages et trois éditions